

irénikon

IRÉNIKON

Irénikon

Revue des Moines de Chevetogne
trimestrielle

Éditorial «*Verbum Domini*» ● Dom Emmanuel Lanne: un serviteur de la communion des Églises, par Michel Van Parys ● Isaac de Ninive et sa doctrine: entre solitude et communion, par Sabino Chialà ● Lectures ecclésiologiques, par Nicolas Egender ● Chronique des Églises ● Bibliographie ● Livres reçus ● Tables de l'année

TOME LXXXIII N° 4 / 4^e TRIMESTRE 2010

TOME LXXXIII / 4

2010/N° 4

Depot légal

Depuis 1968 l'abbaye Saint-Paul-hors-les-murs de Rome abrite les Colloques sur Saint Paul qui se tiennent tous les deux ans. Le XX^e Colloque de 2008, dans le sillage de «l'année Saint Paul», dont voici les rapports, avait comme thème l'unité des chrétiens chez Paul. Les sujets suivants ont été traités: L'unicité de Dieu et l'unité des croyants (U. Schnelle); L'Évangile paulinien de la justification par la foi (D. Marguerat); L'unité à l'intérieur d'une communauté locale: Ph 1, 27-2,4 (S. Romanello); Baptême et unité: la théologie paulinienne dans Ga 3, 26-29 (G. Häfner); Le repas gréco-romain, le repas du Seigneur et la communion au corps du Christ: 1 Co 10, 14-18 et 11, 17-34 (J. Fotopoulos); L'Église comme Corps du Christ (Chr. Tuckett); La métaphore de l'édifice: 1 Co 3, 9b-17 et Ep 2, 19-22 (R. F. Collins); Exégèse paulinienne et œcuménisme (J. Schlosser). Ces études, menées «dans l'atmosphère d'une communion authentiquement chrétienne» (p. 2), témoignent d'une recherche exégétique solide. J. Schlosser, évoquant ces discussions fraternelles et franches, reprend une constatation qui vient de la Commission Biblique Pontificale (1994): «Les exégètes des diverses confessions chrétiennes sont arrivés à une grande convergence dans l'interprétation des Écritures» (p. 218). On ne discute plus «entre confessions», mais entre exégètes comme chrétiens qui ensemble tendent «l'oreille pour écouter la proclamation de l'Évangile» (U. Wilckens). Si Paul est un «figure œcuménique» (p. 217), le Groupe de l'abbaye Saint-Paul, non seulement fait œuvre œcuménique, mais au cours de ses Colloques, quelque chose du mystère de l'unité se réalise.

N. E.

Paolo BERNARDINI. — *Un solo battesimo una sola chiesa. Il concilio di Cartagine del settembre 256* (Testi e ricerche di scienze religiose. Nuova serie 43). Bologne, Il Mulino, 2009; 524 p., 34 €, (ISBN 978 88 15 12072 4)

Le baptême conféré «hors de l'Église» est-il valable? Puisque, — hélas! — depuis les origines, ou presque, les chrétiens en sont venus à se diviser, à distinguer des «hérétiques» et des «schismatiques», et que chaque groupe se considérait comme la seule véritable Église, la question ne pouvait manquer de se poser. Et les réponses fournies ont largement varié dans le temps et l'espace: d'une acceptation pure et simple, éventuellement par le biais d'un geste de pénitence, à un refus absolu et sans nuances. On sait que l'Église reconnaîtra définitivement, au IV^e siècle, la validité de tous les baptêmes conférés au nom de la Trinité (refusant en revanche ceux qui n'étaient pas «trinitaires»), solution sage qui, hélas, n'est pourtant même pas encore appliquée partout de nos jours. Mais avant d'en venir là, chaque région avait sa politique. Ainsi, l'Église de Rome admettait la validité des baptêmes conférés hors d'elle, alors que celles d'Afrique du Nord, qui représentaient à cette époque une part importante de la chrétienté de langue latine, exigeaient en général de ceux qui venaient à elle à partir d'une «secte» quelconque (dans le vocabulaire

de l'époque; nous l'appellerions aujourd'hui «Église schismatique») qui ne se soumettent au baptême, considérant que la phrase de saint Paul *un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous* (Ep 4, 5) avait comme corollaire «une seule Église», et que hors de cette unique Église-là il n'y avait ni baptême, ni christianisme. C'est notamment la position que défendit saint Cyprien de Carthage, devenu évêque vers 248 ou 249, et mort martyr en 258. Il jouissait pour cela d'un large soutien parmi ses confrères dans l'épiscopat. Mais Cyprien, qui écrivit de si belles pages sur l'unité de l'Église, était aussi un partisan décidé de la synodalité; bien que «métropolitain» de sa région, il ne voulait pas décider seul. Profitant d'un répit dans la persécution, qui avait été violente au printemps 250, sous l'empereur Dèce, il réunit à plusieurs reprises un concile: au printemps 255 (31 évêques), au printemps 256 (71 évêques), et enfin en septembre 256 (87 évêques, représentant les quatre régions nordafricaines). Ce n'est pas vraiment un miracle si l'on a conservé les actes de ce dernier, car Cyprien avait veillé à les faire connaître: contrairement à son habitude, il ne rédigea pas de lettre synodale, mais publia les «sentences» (avis) des 87 évêques participants, dans le but évident de montrer l'unanimité, car tous estimaient indispensable de rebaptiser les hérétiques. Ces avis furent traduits en grec, car on les avait transmis aussi en Orient, et on les retrouvera même... en éthiopien (ainsi qu'en arménien, mais cette dernière traduction doit avoir été faite plus tard et à partir du latin). Il s'agit donc d'une véritable mine d'informations de première main, que P. B., un jeune chercheur pourtant, a exploité de main de maître, comme le souligne à l'envi la préface de Simone Deléani (qui, soit dit au passage, est aussi un vrai bijou, concise et parfaitement claire). Certes, l'Église ne retiendra pas la position de ces évêques, et l'Afrique du Nord elle-même finira, au concile d'Arles (314), par s'aligner sur la pratique romaine. Mais le document nous fournit une quantité impressionnante de données sur la chrétienté nordafricaine, et P. B. a su «presser le citron» comme il le fallait. Son livre s'inscrit à merveille dans le cadre du projet de recherche sur la synodalité promu par l'Istituto per le scienze religiose de Bologne, dont l'éloge n'est plus à faire. Merci à ce dernier d'avoir rendu possible ce travail, et souhaits de longue vie et de longue activité au brillant auteur.

U. Z.

Francesco ALEO. — *Spirito Santo e Chiesa. Basilio di Cesarea e lo Ps.-Macario Egizio: due prospettive ecclesologiche a confronto* (Documenti e Studi di Synaxis 22). Florence-Catane, Giunti-Studio Teologico S. Paolo, 2009; 270 p., 12,50 €, (ISBN 978 88 09 74454 7)

Saint Basile est évidemment bien connu; le Pseudo-Macaire, un peu moins peut-être. Disons qu'un ensemble d'écrits, transmis par la tradition sous le nom de Macaire le Grand, le fondateur du monachisme scétiote, mort peu avant la fin du IV^e siècle, ont été soupçonnés d'être liés à l'hérésie messalienne; certains spécialistes en ont attribué la paternité à

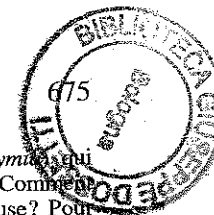


byzantine, et les contacts amicaux avec les Orthodoxes grecs et russes vivant en Occident. C'est là le monde spirituel du père Placide. Il fonde en 1966 un monastère de rite byzantin à Aubazine et plus tard deux monastères orthodoxes à Solan (Gard) et à Saint-Laurent-en-Royans (Drôme). Une grande partie de ces entretiens décrit le parcours du père Placide vers l'orthodoxie. On peut constater que, parmi ceux qui font un parcours similaire, la proportion des moines est relativement élevée. Pour beaucoup d'entre eux, c'est l'expérience de se sentir dans une même communion spirituelle ou tout simplement c'est l'amour de l'orthodoxie qui a décidé le pas vers elle. Chez le père Placide il y a plus. Pour lui, la raison est d'ordre ecclésiologique. Il avait «la certitude que la plénitude de la vérité et de la vie était du côté des Pères de l'Église ancienne» (p. 44). Il le dit plusieurs fois: «J'ai la certitude profonde que la vérité et la charité de l'Église des Apôtres m'y (dans l'orthodoxie) sont données» (p.53). «Il m'a été donné d'y retrouver la plénitude originelle de l'unique Église du Christ» (p. 190). «La plénitude de l'Église du Christ est dans l'Église orthodoxe, et non dans le catholicisme» (p. 57). Et encore: «Il n'est pas possible que deux Églises qui ne sont plus en communion sacramentelle depuis plus de mille ans, et dont l'une a défini comme dogmes de foi ce que l'autre rejette comme contraire à la foi apostolique, soient ensemble, au même titre, l'Église du Christ» (p. 55). Mais il dit aussi: «Le rétablissement plénier de la communion, auquel aucun empêchement théorique ne s'opposerait, apporterait à l'une et à l'autre un enrichissement considérable, et aiderait grandement l'Église romaine à surmonter les difficultés de la période post-conciliaire» (pp. 54-55). On saura gré au père Placide pour sa franchise et sa loyauté, sans pour autant suivre ses arguments, ne serait-ce que parce que nous pensons que l'Église du Christ n'est pas uniquement l'Église des Pères. Ces entretiens très vivants décrivent également la vie concrète, simple et pauvre, de ces monastères du père Placide, oasis de paix et d'intensité spirituelle, qui ont leur rayonnement au-delà des chrétiens orthodoxes. On y trouve certains traits présents dans plusieurs communautés nouvelles de l'Église catholique, où la simplicité de vie et l'accent sur la prière, surtout continue, sont un signe de vitalité dans l'authentique tradition de l'Église ancienne.

N. E.

Giuseppe RUGGIERI. — *La verità crocifissa*. Il pensiero cristiano di fronte all'alterità. Roma, Carocci editore, 2007, 234 p.; 19,50 €, (ISBN 978 88 430 4250 0)

Devant le pluralisme radical des cultures, des religions et des valeurs, l'idéal de la tolérance ne suffit plus. Car «l'autre» veut être reconnu pour ce qu'il est dans sa vérité. La théologie chrétienne est-elle capable d'affronter cette nouvelle situation? L'auteur de la présente étude répond positivement, mais cela ne peut se faire que dans un esprit de patience, d'humilité, de persévérance dans son sens évangélique de «tenir sous» et



de «supporter» (*hypomonè*) et de grandeur d'âme (*makrothymia*) qui n'excluent pas la souffrance devant la diversité de «l'autre». Comment l'accrocher face aux exigences de la vérité chrétienne qu'il récusé? Pour ce, G. R. examine le statut et la communicabilité de la vérité chrétienne. Celle-ci a un visage particulier, puisqu'elle est «synonyme du Christ» (p. 27): elle est une vérité «crucifiée», un Christ qui a «assumé l'altérité de la condition humaine pécheresse» (p. 71), vérité communionnelle et collective. La vérité a une histoire, laquelle est elle-même un lieu théologique. Elle continue toujours, elle est rencontre avec la pensée humaine, «interlocutrice incommode à travers les signes des temps, compagne de l'existence, hôte de l'ethos qui est une dimension constitutive de l'homme, horizon de paix» (p. 173). G. R. fait l'histoire de la notion de «signe des temps», chère à Jean XXIII qui l'a introduite «dans la discussion théologique» en 1961 et correspond à celle de «pastoralité et aggiornamento» (p. 85). Cette implication de Dieu en Jésus nous est communiquée et «racontée» en de multiples variations en vue d'atteindre tout homme et toute culture. L'auteur fait le relevé de ces variations à travers l'histoire vers des horizons nouveaux de la christologie, à partir du mystère de la Trinité. En elle «l'être-en-soi» n'est pas pensable sans «l'être-à-l'autre». C'est la vie trinitaire qui rend possible «l'être pour les pécheurs» de Jésus. «L'événement christologique [...] est l'histoire de cet espace à l'autre, non seulement à l'autre en tant que créature et image de Dieu, mais à l'autre, déterminé par l'histoire de sa liberté. Jésus-Christ est «le temps de Dieu», [...] temps de l'altérité accueillie et libérée, [...] dans l'amour trinitaire» (p. 203). Notre discours devrait porter non sur la relation entre «christianisme et religions», comme sur deux religions, mais sur le rapport entre le Christ et les religions. G. Ruggieri fait preuve d'une immense érudition. Sa pensée perspicace, que ce livre reflète, mérite la plus haute attention.

N. E.

Quo vadis Eastern Europe? Religion, State and Society After Communism, edited by Ines Angeli MURZAKU (Collana di studi sui Balcani e l'Europa Centro-Orientale 30). Ravenna, Longo editore, 2009; 266 p., 25 €, (ISBN 978 88 8063 610 6)

Ce n'est plus une nouveauté pour personne que la chute du communisme a profondément transformé les relations sociales entre croyants en Europe orientale, et pas seulement en bien. Certes, les structures oppressives de la génération précédente sont bel et bien révolues, mais les Églises dominantes ont tendance à se transformer en «Église d'État» et à regarder les autres comme des rivales; là où une certaine union, — et une réelle entraide mutuelle, — jouait face à un pouvoir athée, c'est maintenant le «chacun pour soi» et la méfiance réciproque. Celle-ci n'est pas nécessairement dépourvue de fondement: on a vu débarquer des «évangélistes» venus d'Europe occidentale ou, plus encore, des États-Unis,